

# Le blog de voyage Iran & Pakistan



Association T D M E S

alias « Tour du Monde des Enfants du Sida »

[contact@enfant-du-sida.org](mailto:contact@enfant-du-sida.org)

3 allée la boétie

93270, Sevrans  
France



[www.enfant-du-sida.org/IRAN.html](http://www.enfant-du-sida.org/IRAN.html)



PERSE . . .

### Sur les traces de Darius

### Et d' Alexandre le grand

Jamais je n'aurais passé une frontière aussi sereinement que je viens de le faire pour la frontière Iranienne. Les douaniers n'auront même pas contrôlé mon sac de voyage. Et moi qui avais même dissimuler à l'aide d'un mot de passe, certains des fichiers sur mon ordinateur ! J'ai notamment caché tous les dossiers concernant le projet du tour du monde, tous les dossiers concernant de près ou de loin la prévention face au Sida. Quoiqu'il en soit, le poste frontière est entièrement désert. Seule derrière un comptoir, une femme d'âge mur, toute de noir vêtue, me vend un jus de fruit. A l'extérieur, je prends un taxi. C'est le seul moyen de transport vers Machhad : la Mecque chiite avec sa mosquée « Haram », ses minarets et ses dômes en or. Machhad est également tristement célèbre pour être l'une des villes iraniennes où se trouve l'une des plus grandes concentrations de réfugiés en provenance de l'est. Ils fuient la guerre et la misère d'un pays dévasté par trois générations de combats acharnés.

En bas du poste frontière, c'est un petit village de montagne : les premières femmes habillées de la robe Aba traditionnelle, le premier mollah à la barbe impeccable taillée, turban blanc et kamis chiite de rigueur. C'est officiel, je suis en république islamique d'Iran. Plus en aval, ce sont des montagnes jaunes dorées à perte de vue. Un paysage inédit pour moi que nous traversons durant des kilomètres, sous un superbe soleil qui me réchauffe le cœur et m'enivre l'esprit. C'est un bon présage pour ce retour sur ce qui est selon toute vraisemblance, la terre de mes très lointains ancêtres. Je grignote quelques fruits secs et je tente de ne perdre aucune des visions de ce merveilleux panorama qui s'offre à moi. C'est comme au cinéma ! Ce périple est pour moi un songe. C'est un rêve que je vivrais éveillé des mois durant encore, si tout va bien. Quelques cent kilomètres plus au sud, nous traversons la petite bourgade de Kouchan, la croisée des chemins entre Téhéran et Machhad. Nous prenons la route de l'est, tout là-bas à l'autre bout de cette région que l'on nomme le Khorasan, c'est l'Afghanistan. Telle la terre du Mordore, où Djins et Ifrites marchent en plein jour parmi nos frères humains, paraît-il. Une contrée proscrite !

Nous arrivons à Machhad vers les coups de 15h, tout semble aller pour le mieux. Sauf au moment de retirer de l'argent dans une banque. Rien à faire, c'est absolument impossible. Depuis la récente affaire du nucléaire iranien, toutes transactions bancaires sont interdites entre l'occident et ce sacro-saint « axe du mal », dont l'Iran serait l'un des piliers. Depuis que j'ai quitté la France il y a bientôt trois mois, l'escalade de confrontation a gagné de plus belle. Il n'en reste pas moins qu'aujourd'hui en Iran, mes deux cartes de crédit ne sont plus que de vulgaires bouts de plastiques sans aucune valeur ! Bien entendu, je n'ai retiré aucun argent coté turkmène : mes récentes expériences de raquette à la frontière Kazakhe notamment, m'en auront dissuadé. Nous passons plus

d'une heure le taxi est moi-même à faire toutes les banques de la ville. Rien à faire, la réponse est inéluctablement la même : « nous sommes désolé monsieur, nous aimerions sincèrement vous aider mais c'est votre pays qui nous l'interdit... » Ok, si ça ce n'est pas un soufflet ! Je finis par avoir par avoir l'idée d'appeler le consulat de France à Téhéran. Il s'avère qu'à mon plus grand bonheur une solution administrative existât.

Monsieur le consul a été d'une diligence remarquable. Mes parents (rongés de soucis, les pauvres) ont viré des fonds depuis mon compte bancaire sur Paris, en passant par le quai d'Orsay. Toute cette histoire n'est pas passé inaperçue aux yeux du consul : « ah oui, parce que vous venez du Turkménistan... D'accord. Et avant cela l'Europe, en train... D'accord. Et vous débarquez en Iran sans le sou... Je vois. ». Monsieur a du me prendre pour un pauvre fou. Lui et sa secrétaire font tout de même l'effort de tailler causette avec le pauvre vagabond que je suis. Il me parle de Paris, de notre TGV. Du confort qu'il y a à voyager en France, notre beau et grand pays. Je m'y croirais presque ! J'ai même du mal à quitter les locaux de ce consulat qui flaire si bon cette atmosphère typique d'une administration française dont jamais je n'aurais cru qu'elle me manquerait autant.

C'est ainsi qu'en vingt quatre, tout sera réglé m'assure le consul. En attendant demain, le temps que les fonds parviennent jusqu'à Machhad, la secrétaire du consul me confie les coordonnées d'un français résidant justement à deux rues de l'hôtel où je compte passer la nuit (le moins cher de toute la ville). Au téléphone, le professeur Jean-Loup se propose immédiatement de me dépanner d'un peu d'argent, de quoi régler le taxi, la nuit d'hôtel et de quoi manger. Tout semble de nouveau pour le mieux, dans le meilleur des mondes. Seulement, une fois de retour à l'hôtel, les choses se corsent un tantinet soi peu. Je trouve à la réception Meriem, une femme iranienne qui parle un français impeccable. Le chauffeur de taxi l'a fait venir afin de nous servir de traducteur. Je n'étais pas au courant. Je comprends vite pourquoi. Cet homme tout sourire, plein de sollicitude durant toutes ces heures, se transforme en un instant en un opportuniste déterminé à obtenir trois fois la somme que nous avons convenu au départ, à mon arrivée à la frontière ! En fait il veut tout l'argent que le professeur m'a généreusement prêté. Je reconnais qu'il m'a aidé et que cela mérite salaire, mais cent dollars c'est clairement excessif ! Sans compter que si je lui donne tout cet argent, je me retrouverais de nouveau à la case départ, et ce bougre le sait pertinemment. Je le soupçonne d'ailleurs de vouloir de nouveau me soutirer tout mon argent, me proposer de m'en prêter, de revenir le lendemain me demander de le rembourser avec encore plus d'argent. Et ainsi de suite ! Ce chacal a senti l'odeur de la chaire fraîche. Pour ma part j'ai vue clair dans son manège et il est hors de question, hors de question que je me laisse faire ! Chez nous ce genre de stratagème porte un nom. En France l'on nomme cela du racket ; un mot simple, concis, qui résume parfaitement la situation présente.

Au début, Meriem ne comprend pas bien mon indignation que j'ai de plus en plus de mal à contenir. Je lui explique l'affaire en détail. Elle comprend rapidement que la version de son ami le taxieur est mensongère. D'ailleurs, lorsque je lui demande comment au juste elle a rencontré un tel énergumène, se regard se fait vitreux, comme une nausée passagère. Ici en Iran, je comprends très vite à quel genre de rapports sociaux les individus se prêtent dans leur quotidien. Le secret semble tenir une grande part dans leurs relations interindividuelles. Dans quel genre de soirée lubrique cette jeune femme célibataire a-t-elle croisé la route de ce Satire sans scrupules !? Peu importe, car rapidement c'est un renversement de situation complet. Meriem prend à parti l'énergumène en question et lui explique je suis un « gharib » (un *expatrié*, mot tiré du vocabulaire arabe dont l'iranien est truffé). C'est là une expression dont j'ai croisé la route en Russie déjà. Meriem insiste sur le fait que l'hospitalité iranienne aurait voulu qu'il m'aide sans réclamer d'argent pour cela. Rien n'y fait. Le taxieur s'obstine. J'ai l'impression qu'il en fait une histoire personnelle. C'est sa fierté d'homme iranien qui l'empêche de céder, de reconnaître qu'il a eut tort. Le tenancier de l'hôtel me rassure. Il me certifie que je pourrais dormir et manger sans payer. Je réglerais la note une fois mes soucis résolus. Je suis très touché de cette attention. Toutefois, le problème présent reste entier.

Près de *deux heures* de tergiversations plus tard, je suis épuisé. Meriem s'excuse « au nom du peuple iranien », me dit-elle. Oui bein écoute, en ce moment le peuple iranien et ses bonnes intentions c'est tout de même le dernier de mes soucis. Je suis épuisé, cela dit jamais, jamais je ne céderais à ce vieil escroc. Tout de même, c'est frappant cet esprit de cohésion nationale. C'est presque comme un besoin de se justifier aux yeux du monde. Il n'en reste pas moins que notre énergumène n'en démord pas. Il me traite d'escroc de touriste, de « khabite ». Je

ne cherche plus à le convaincre. Je demande à appeler la police afin de nous départager. Là, le taxieur devient blême le temps d'un instant. Toutes ces réactions inconscientes que l'individu ne contrôle pas. C'est passionnant d'observer tout cela. Toutefois, blême il est mais blême, il continue à s'obstiner.

Lorsque les deux officiers de police arrivent enfin, je ne dit pas un mot. C'est à peine si je les salut à l'iranienne : on se lève, la main droite sur le cœur, une légère courbette et un « Salam ». C'est comme ça, tout le monde procède ainsi. Puis je m'assieds, les yeux fermés et j'écoute. Le taxieur plaide avec virulence. Meriem et le tenancier de l'hôtel me servent spontanément d'intercesseurs. Je pense à tous ces touristes qui ce sont retrouvés dans la même situation que moi en ce moment. Ont-ils bénéficié de la même aide de la part d'iraniens bien intentionnés ? J'ai beaucoup de chance. Ce taxieur est très clairement un opportuniste comme on pu en rencontré partout. Mais dans un autre pays, il est fort probable que personne n'aurais pris la peine de me venir en aide. Les policiers tranchent sans conteste en ma faveur. Je comprends quelques bribes de conversation. L'un des deux policiers se moque même du taxieur qui veut me faire payer autant d'argent. Ils me conseillent de ne pas lui régler plus de cinquante dollars. Je sors de mon mutisme et je verse soixante dollars au taxieur, afin d'avoir la paix et la conscience tranquille. J'espère également qu'ainsi, il ne sera pas frustré au point de revenir me solliciter (ou m'agresser, qui sait) un jour prochain.

L'énergumène lubrique, indigne, sans honneur aucun, finit par quitter les lieux. On m'offre à diner. De la cuisine iranienne typique. C'est délicieux. Puis je file dormir aussitôt. Un peu humilier de tout se remue-ménage, je suis toutefois encore très enthousiaste à l'idée de découvrir l'Iran et son peuple. Avant de sombrer dans un sommeil réparateur, je repense à toutes les informations précieuses, à ces schémas que je viens d'entrevoir à propos de la structure sociétale iranienne. C'est fascinant ! Ici, le vol et le mensonge sont un crime d'état. C'est un crime contre ce « théos » tout puissant, omniprésent et en même nulle part précisément. Et il m'est idée qu'ici les escrocs existent, ils font simplement mine de vous aider. Ensuite seulement, ils vous volent. Cela m'incite à être encore plus prudent qu'ailleurs. A bien demander ce que les gens attendent en retour de l'aide qu'ils semblent si prompts à tous vous offrir ici en Iran. Je m'adapterais, ça je sais faire. Etre vigilant, tout en passant pour le dernier des ingénus. D'ailleurs, n'est-il pas dit : « tel des agneaux nous vous enverront parmi les loups ? » Alors, ainsi soit-il.

Le lendemain matin je me lève un peu avant l'aube. Je file à la première heure à la banque récupérer mon argent. Mais je ne m'attendais pas à causer une telle effervescence ! Cette succursale de la banque « tidjarat » (littéralement, la commerçante) est la plus grande de la ville. Me voilà au milieu de cet open space, une bonne demi-douzaine de banquiers iraniens en costume cravate autour de moi. Ils sont intarissables, tout y passe ! Les monuments français les plus connus, les plats culinaires les plus appréciés en France, les joueurs de l'équipes de France (tous, sans exceptions). Pour un non amateur de football endurci tel que moi, c'est à la limite du supportable. Mais une partie de moi trouve là encore ce genre de réactions dites « typiques », fascinantes. C'est toujours, invariablement, le même genre de réaction que le touriste français provoque à l'étranger. Je finis tout de même par récupérer mon argent. Je quitte la banque après avoir salué tout le monde. Les banquiers enchainent les courbettes et les Salam. Je comprends qu'il faut que je sorte de l'établissement sinon ils n'auront de cesse de faire preuve de ce fameux « tahrouf » : une courtoisie poussée à l'extrême, version iranienne, ce lègue de la Perse antique dont les gens d'ici semblent si fiers.

Puis, je passe trois heures au cyber café du coin. La prochaine étape du tournage du documentaire c'est L'inde. C'est beaucoup de travail en perspective et pas mal d'heures devant internet afin de préparer tout ça : prendre rendez-vous sur place avec chacun des partenaires, acheter les billets d'avion, réserver les hôtels pour moi et pour Sami Battikh (le reporter bénévole qui me suis sur certaines de mes étapes, en prenant généreusement sur ces jours de congés). Ici je suis un travailleur nomade. Mon père m'a dit un soir au téléphone qu'il était fier de son fils qui avait pris son bâton de pèlerin. Aujourd'hui j'aurais bien eut besoin d'un bâton magique : connexion internet sans fil, GPS, téléphone... La totale ! Un Gandalf moderne ! Il faudrait que je songe sérieusement à arrêter le thé de bon matin. Du coup je nage en pleine science-fiction... Il est vrai toutefois que chez moi à Sevran près de Paris,

j'étais bien pour travailler. Dans la salle de séjour, j'avais aménagé un petit coin dédié à la préparation de ce périple. Mon canapé blanc, une petite tablette, un ordinateur ; sur le coté gauche, un jasmin acheté 35 euros dans une petite boutique des quais sur seine. Haut comme trois pommes à l'époque, aujourd'hui il recouvre tout un mur du salon. Il fait le bonheur des locataires. Sur le coté droit, une plante grimpante, des feuilles grandes comme une main humaines, qui recouvre le mur d'en face. Et derrière moi j'avais de grandes baies vitrées, un balcon plein de végétaux (rosier, bambous, plantes grimpantes). Avec en prime une vue imprenable sur le plus grand parc forestier du 93. Je n'ai aucun regret. J'adore, j'adore ce que je fais en ce moment. Même dans les moments les moins agréables je parviens à me représenter ce qu'il pourrait sortir de tous ces efforts.

A l'heure du déjeuner, je quitte le cybercafé. Je pars à la recherche d'une carte Sim afin d'être joignable par les partenaires de l'association. Au bout d'une bonne demi-heure sous un soleil étonnamment chaud, après maintes tentatives infructueuses auprès des commerçants locaux, je finis par comprendre qu'il faut me rendre à l'office de poste le plus proche. Là, je ne trouve personne qui parle anglais. Seul un jeune client d'une petite trentaine d'année, chatain-roux, pas très grand de taille et nommé Madjid, sais dire deux ou trois phrases absolument essentielles du style : « I love, I loooooove Paris. I loooooove Paris ». Essentiel, en effet ! J'ai l'envie soudaine de lui servir une répartie du style : « ok mon gars, mais les cartes Sim on les achète où, en Iran !!? » Je me retiens toutefois. Nous finissons par nous comprendre, tant bien que mal. Il me dit qu'ici ils n'en ont plus. Il me propose généreusement de me conduire au revendeur privé le plus proche. J'accepte, prudemment. Et nous voilà tous les deux, sur sa petite moto Honda, parcourant la ville de long en large. Je ne regrette pas. Madjid sort de sa poche quelques pistache que nous grignotons, tout cela à un rythme effréné et au milieu d'un trafic automobile à l'anarchie toute orientale. Je ne pense à rien d'autre qu'à admirer le paysage. Je savoure le moment présent. Machhad est vraiment une très belle ville, à taille humaine. De grandes artères partent de l'immense mosquée où est enterré l'imam Redah, huitième successeur du prophète des musulmans et martyr de la cause shiite. Des artères bondées de monde, pleines de magasins bruyants, colorés, pleines de ces senteurs moyennes-orientales enivrantes. Le reste de la ville n'est que ruelles propres, bordées de petites maisons individuelles où il semble faire bon vivre (à l'abri des regards inquisiteur de la police des mœurs). Les petits parcs publics sont nombreux, ils contribuent à cette atmosphère aérée qui saisit le visiteur de ces lieux.

Une heure plus tard, nous finissons par trouver un magasin ouvert qui me vend une carte Sim ainsi qu'un portable. Madjid m'invite à déjeuner. J'accepte, prudemment là encore. Il est visiblement très heureux. Il prend son téléphone et prévient chez lui que nous arrivons. Il dit à sa « Zinnah » (sa beauté) de préparer le diner. Pourtant quelque chose ne colle pas avec le personnage. Et Madjid ne sais sans doute pas qu'en arabe, Zinnah à la même signification. En effet, une fois chez lui je ne suis qu'à moitié surpris de me voir présenter à Saïd, un jeune éphèbe très maniéré, à la peau glabre et aux sourcils discrètement épilés. « C'est mon frère », s'empresse de m'annoncer Madjid. Mais oui bien sur. Et ma mère c'est Elisabeth d'Angleterre, dite la reine vierge. Mais je ne laisse rien paraître de mon amusement. Tout de même, si les mollahs savaient... En fait, il est probable qu'ils soient parfaitement au courant. Que peuvent-ils faire, après tout ? Changer la nature humaine d'un coup de baguette magique, à grand renfort de propagandes ? Pressurer une population entière, tout un art. Une question de dosage avant tout : jamais de trop, ou la population ne manquera pas de renverser un ordre social, celé avec le sang de ces martyrs tant pleurés. Ici leurs photos sont partout. Certains sont même affichés en très grand format sur les murs aveugles de tel ou tel immeuble.

Me voilà donc en compagnie de ces deux jeunes gens. J'accepte avec une joie non feinte le thé qu'il m'offre. Ici le thé est semble-t-il aussi important que l'air. Ils en boivent en permanence ! Avec un art tout particulier. Ils prennent d'abord un morceau de sucre, le placent en avant de la langue. Puis ils boivent quelques gorgés avec un bruit de succion à peine croyable ! L'Iran est décidément un pays fascinant. J'ai rencontré en deux jours plus de monde qu'en un mois entier passé en Russie. Et quel gens ! Fascinant oui, surprenant aussi. Après avoir quitté ces deux jeunes et charmants jeunes gens qui semblent avoir trouvé leur façon de vivre dans un pays à l'organisation sociale si improbable, je poursuis discrètement ma petite enquête à Machhad. C'est l'occasion pour moi de parcourir toute une partie de la ville. J'adore marcher, découvrir une ville à pieds comme je le faisais déjà à l'âge de douze ans à Alger, seul à travers les ruelles escarpées de la Kasbah. Puis le lendemain, je prends le train de

l'Ouest. Neuf heures plus tard nous arrivons enfin à Téhéran après avoir traversé le grand désert iranien. Des paysages uniques ! Des montagnes, du sable, un terre de toutes les couleurs : roses, jaunes, bleutée même, ou vert argenté. Jamais je n'aurais imaginé qu'un désert aurait pu être aussi riche en nuances variées.

A Téhéran, lorsque je sors de la gare centrale, je ne prends pas l'un des premiers taxis qui se présente à moi. Je marche un peu plus loin, là les prix sont plus raisonnables. Effectivement, un homme debout devant ce qui sert visiblement de station pour les taxis du centre ville, me propose une course à un prix défiant toute concurrence. Cela dit, lorsque je vois le véhicule qu'il me propose je prends peur. Il veut que je grimpe, moi et mon gros sac à dos, sur une motocyclette !? Il ne parle pas anglais. Je parviens tout de même à lui faire comprendre que je tiens à la vie, que je ne veux pas mourir dès mon premier soir dans la capitale. Pour cela je passe un doigt en travers de ma gorge, de droite à gauche. Le tenancier de la station comprend immédiatement ce signe universel. Lui et le chauffeur du deux roues rient à gorge déployée. Le dernier des deux me dit dans un anglais plus que sommaire : « moi pas mourir, regarde ! Pourquoi toi mourir sur ma moto !? » L'argument est effectivement des plus pragmatique. Allons-y, pourquoi pas après tout.

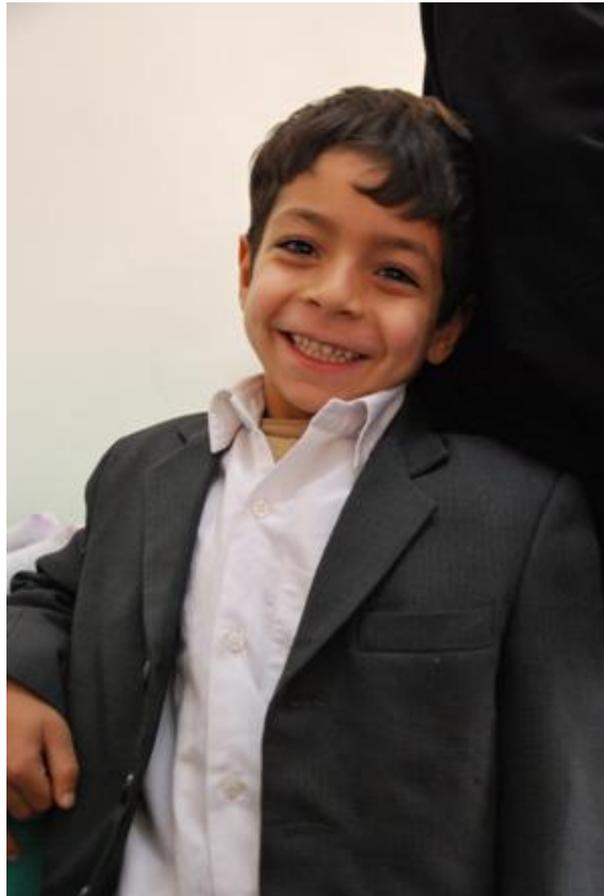
Et nous voilà tous deux sur son deux roues, à tombeaux ouverts, parcourant la ville du Nord au Sud. Effectivement, le deux roues semble un moyen de transport parfaitement adapté à cette succession de larges avenues polluées, croulant sous le poids de son propre trafic, qu'est le centre ville de Téhéran. Cela dit, jamais je n'aurais cru que ce jeune Tehrani nous ferait rouler partout, même sur les trottoirs, afin d'arriver le plus rapidement possible à destination. C'est incroyable, le voilà qui klaxonne pour faire s'écarter les passants, sur des trottoirs bondés de monde, d'enfants, de femmes, de vieillards ! Des trottoirs larges de deux mètres tout au plus. Je suis là, abasourdi, cramponné comme il est possible de l'être sur l'arrière étroit de la selle de ce petit deux roues, le sac qui gigote lourdement dans mon dos. Ah ok, le voilà maintenant qui prend les rues en sens inverse ! Et les policiers chargés de la circulation, qui sont très nombreux dans la capitale même à cette heure tardive, ne semblent rien dire. Ils sont des dizaines de motocyclistes comme lui à en faire autant. Seul quelques trottoirs sont interdits d'accès, de grands plots disposés tout du long afin d'interdire aux motos d'y monter. Je survis donc à cette expédition que fut mon transport depuis la gare de Téhéran à l'hôtel conseillé par le guide touristique. Une expérience terrifiante, exaltante tout à la fois !

Je peux ainsi passer les jours qui suivent à faire mon enquête à Téhéran, sur la situation difficile que vivent de nombreux enfants confrontés au Sida. Je visite l'hôpital, les enfants et leurs parents séropositifs, les associations de malade comme le "positive club" de l'hôpital Imam Khomeiny de Téhéran. Le personnels soignant m'invite à assister à l'une de leur conférence interne, à propos de la meilleur façon de prendre en charge les enfants infectés ou affectés par le VIH/Sida.

La petite Fatima, dix-huit mois.  
Elle est séronégative,  
née d'une mère séropositive à l'hôpital Imam Khomeiny de Téhéran !



Son frère aîné n'a pas eut autant de chance.  
Il est née séropositif  
(l'on devine la robe Aba noire de sa mère, sur la droite de l'écran).



Je passe également plusieurs jours dans le quartier de Chouf. Situé au sud de la ville, il s'agit là du quartier le plus pauvre de Téhéran. C'est là que les nombreux réfugiés, des afghans en majorité, on trouvé refuge depuis quelques années. Ici, dans certaines communautés, près de quatre vingt pour cent des adultes sont usagers d'une drogue au

moins. La prostitution y est également très largement répandue. Plusieurs associations m'ouvrent leurs portes. Fait significatifs, certaines me permettent même de photographier les enfants dont elles s'occupent, à visage découvert. Pour moi, c'est très important. Il faut absolument que l'opinion publique voit ces enfants tels qu'ils sont : des enfants tout à fait comme les autres ! Et ce malgré qu'ils sont confrontés pour beaucoup d'entre eux, dès leur plus jeune âge, à des problèmes qui dévastent la vie d'adultes pourtant plus expérimentés.

C'est ainsi qu'à Chouf, je rencontre des gens formidables, plein de générosité, qui m'ouvrent les portes de leurs associations, faisant fi en cela des menaces d'un gouvernement qui leur promet de leur interdire toute activité, si elles en disent trop à propos de la situation du Sida en Iran. Je rencontre notamment Leila Arshad, fondatrice de « la maison du soleil ». *Khaneh Khorshid* en iranien, n'est-ce pas là un nom magnifique ? Cette association s'occupe de dizaines de mères toxicomanes, dont certaines sont également infectées par différentes maladies diverses et variées, dont le Sida. Cours de prévention, groupe de parole entre toxicomanes anonymes, distribution de préservatifs, administration de méthadone (produit de substitution, permettant le sevrage aux drogues dites « dures »). *Khaneh Khorshid* est un paradoxe en soit, qui existe tant bien que mal depuis deux ans dans un pays où ce genre de pratique (toxicomanie, prostitution, inceste) n'existe pas... Officiellement du moins. Cette *maison du soleil* a vu le jour grâce au courage et à la détermination de femmes qui ont su se dresser contre l'indifférence. Des femmes comme Madame Arshad, ou encore Sorour Monshizadesh. Une femme délicieuse, d'une soixantaine d'année. Le bras droit de Leila Arshad. Elle me fait visiter les lieux. « Parce que tu es de la famille », me glisse-elle à l'oreille. Entendez parler là que si je n'avais pas montré patte blanche, notamment en leur parlant de ma propre expérience face au Sida, jamais elles ne m'auraient ouvert les portes de leur modeste demeure. Elles m'ont posés mille et une questions, elles ont inspecté le site internet du projet qui me sert régulièrement de carte de visite, avant de simplement daigné me faire pénétrer dans leur bureau. « Voilà, c'est tout ce que nous avons ». Effectivement, cette maison qui leur sert de siège est bien modeste, pourtant elles semblent y faire un travail remarquable !

A Chouf, dans le Sud de Téhéran je rencontre également le personnel dynamique, des rêves pleins les yeux, de « l'association pour la protection des enfants qui travaillent » (ils sont nombreux dans cette ville moderne qu'est Téhéran). Cette association a été fondée il y a moins de dix ans par cinq personnes. Parfois pour changer un bout du monde, il n'en faut pas plus. Alors pourquoi ces psychologues, ces instituteurs, ces simples habitants du quartier, ont-ils décidé un jour de venir en aide tout particulièrement à ces enfants ? La raison de cette initiative est bien triste. C'est celle d'une petite fille de 9 ans, Leila. Cela veut dire nuit.



Cette petite fille a connu l'obscurité de l'existence avant toute chose. Un jour, elle se trouvait dans la

rue. Elle s'est faite renversé par une voiture. Au lieu de l'aider, de la soigner, certains jeunes gens du quartier lui ont proposé de l'argent en contrepartie de relations sexuelles. L'enfer sur Terre ! Les cinq fondateurs de l'actuelle association ont appris l'histoire de cette pauvre fillette. Ils ont décidé coûte que coûte de venir en aide à ce genre d'enfants, par tous les moyens. Cette aide, elle passe avant tout par l'éducation ! Conscient de cela, ils ont alors ouvert une première salle de classe, dans l'arrière court d'un bâtiment abandonné comme il y avait tant d'autre à Chouf. Cette salle ils l'ont appelé « Leila », comme un mausolée érigé en mémoire du calvaire de cette pauvre enfant.

Ghorbat, 21 ans.

Ce charmant jeune homme a été éduqué par l'association APCL.  
Aujourd'hui, il est à son tour bénévole et vient en aide à ces jeunes cadets.



Aujourd'hui, ils ont été en mesure de rénover une dizaine de salles qui servent pour la classe, les entretiens avec le psychologue, de bibliothèque (avec plus de quatre mille ouvrages, ils en sont si fiers !), ou encore pour les cours de théâtre. Effectivement, ces enfants qui ont du mal à exprimer verbalement la souffrance à laquelle ils sont confrontés au quotidien, sont très doués pour l'expression dramatique. Jugez-en plutôt vous-mêmes sur la photo ci-dessous. J'ai même eut la chance d'assister à la pièce qu'ils jouent en ce moment pour les habitants du quartier. Au cours de cette de théâtre, personne ne parle, tout est dans les gestes. Ils y « parlent » de transmission du Sida, d'une personne à l'autre. Ils y « parlent » d'enfants dont les parents ne savent pas comment les soigner du mal qui le rongera, toute leur vie durant. Ils y « parlent » sans mots, d'un sujet que les adultes ont choisis de taire, dans un pays où ils sont déclarés tabous d'état.

Ce jeune adolescent tient dans ces bras  
l'image de cet enfant dont personne ne veut parler.



En Iran, le Sida reste un tabou que de nombreuses associations veulent combattre, à leur façon.



Aujourd'hui, l'association compte des dizaines de professeurs bénévoles. Les enfants y suivent des cours d'éducation sexuelle, de prévention contre le Sida, d'information au sujet de leurs droits. Et cela de sept heures à neuf heures du matin. Ensuite, ils s'en vont pour une journée entière de labeur. Quel sérieux, quelle gravité dans les yeux de certains d'entre eux, conscients qu'ils sont à leur âge des dures réalités de la vie ! Après une semaine passée à Téhéran en leur compagnie. Je quitte la capitale avec le dénommé Mortiza et son ami.

L'équipe de prévention de l'association "iranian positive life"



En effet, une fois n'est pas coutume, Je me suis pris d'amitié pour ce jeune Mortiza. C'est un jeune homme exceptionnel, particulièrement intelligent, qui travaille pour l'association « iranian positive life ». Une organisation qui fait beaucoup pour les personnes vivant avec le VIH à Téhéran, y compris pour les enfants. Un jeudi après-midi, j'ai même accompagné Mortiza pour son cours de français à l'université Al Mojtamah Fani Tehran (l'institut technologique de Téhéran). Nous avons passé trois heures exquises ! Un groupe d'une douzaine de personnes. L'ambiance était très énergique ! A la pause café, nous avons bien ri. Ils avaient de nombreuses questions sur Paris, la France, sur les raisons de mon voyage également. Ils ont du mal à croire que j'ai délibérément choisi d'effectuer le voyage en train, depuis Paris jusqu'à Téhéran. Cette ville que j'ai eut beaucoup de mal à quitter. Je ne pensais pas y être si bien ! Pourtant, la compagnie de Mortiza et de son ami Arian auront été pour moi un peu comme de passer quelques jours avec des cousins bien aimés, après des mois de solitude quasi continue.



Ces enfants plein de vie grandissent à Chouf, le quartier les plus à risque de la capitale.  
Sauront-ils échapper aux dangers du monde des adultes ?



Certains de ces enfants travailleurs,  
sont d'un sérieux qui fait froid dans le dos !  
A leurs âges il devraient être en train de faire des bêtises,  
non pas à planifier si strictement leur avenir.



*Pourtant, je dois quitter Téhéran. Je fais une légère halte à Qom, la ville universitaire par excellence des mollahs shiïtes du monde entier. Puis je me rend à Kashan, l'une des villes les plus anciennes de cette région là du monde. Là, je séjourne dans une auberge situé au cœur de la vieille ville. Les tenanciers y sont zoroastriens. Ils*

appartiennent à cette très ancienne religion de l'empire sassanide. Puis, le mercredi 17 décembre à 9h précise, je quitte Kashan en taxi collectif, bien moins onéreux qu'un taxi à usage privé. Je pars pour le sud de l'Iran. Sur la route qui traverse le lac de sel, nous faisons une brève halte tout près du caravansérail « Parandjab », aux portes du désert de l'Est. Pourtant, aucune trace d'une secte quelconque ici. L'établissement semble abandonné depuis des siècles. Je cherche et cherche encore. Je visite les lieux de font en comble. Tout d'un coup, je vois une ombre furtive, quelqu'un est sur mes pas. Je prends mon courage à deux mains et je cours dans cette direction. Les autres passagers qui dégustent sereinement un thé à la menthe, me prennent certainement pour un fou ! Toutefois, je ne lâche pas prise. Mes pas me conduisent à quelques centaines de mètres du caravansérail. Là, derrière les roseaux j'aperçois quelque chose au loin qui brillent intensément sous les rayons de ce soleil de plomb. Les gros nuages du début de journée ont disparus. C'est ma chance, sans cela je n'aurais sans doute rien vu. Aucune trace de cet homme que j'ai entraperçu tout à l'heure. Je continue pourtant droit devant et là, je vois plus distinctement de quoi il s'agit. C'est une vieille pièce de ferraille rouillée par les siècles, rongée par la rouille. Que fait-elle là !? Comme pour répondre à ma question muette, le chauffeur du taxi qui s'est approché pour voir si tout allé bien me dit ceci : « c'est une vieille armure. Les gens des vallons d'ici n'ont jamais voulu que l'on y touche, allez savoir pourquoi ». « Une veille superstition sans doute », je lui glisse l'argument sans trop y croire. « Oui exactement, comment le savez-vous ». « Oh je ne sais pas, une idée comme ça... Et si je ne m'abuse, elle indique exactement la direction du sud-ouest, c'est bien cela ». « Oui, ça tombe bien, c'est par là qu'on va », me dit-il. « Allons venez, nous allons être en retard et les autres passagers vont rouspéter ». Sans plus attendre, sur les pas du chauffeur je me dirige vers le véhicule. Le vieux vendeur de dromadaire du marché d'Achgabab ne m'aura pas menti. Cette ombre tout à l'heure, c'était très probablement ce vieil ermite dont il m'a parlé. « Ce vieil ermite s'est fourré dans la tête de veiller sur une relique rongée par l'usure et l'oubli des hommes », m'avait-il dit. Avec l'habitude, je commence à retenir leurs sordides énigmes par cœur ! Et aujourd'hui, une étape de plus sur la quête de ces gardiens vient semble-t-il d'être franchie. J'ai trouvé ce tas de ferraille rouillée à laquelle cette confrérie semble vouer un respect particulier. Elle indique le sud-ouest. Je suis sur la bonne voie. Il me reste toutefois à trouver ce fameux « dernier des caravansérails » encore en exercice, quelque part au-delà de l'antique cité d'un peuple « chimère ». Nous verrons bien...

*La vieille relique abandonnée au milieu de nul part,  
nous indique comme un sextan disloqué, la route à suivre.*



En direction du Sud-ouest donc, je fais une brève halte à Ispahan, le joyau du 17<sup>ème</sup> siècle Perse. Aujourd'hui, la ville en elle-même est assez laide. Le niveau de vie des habitants y est clairement peu élevé, comparé à la capitale par exemple. Toutefois, la grande place centrale, le très célèbre « midan Imam » saurait ravir

les sens du plus blasé des globe-trotters. J'ai d'abord poussé un « Ah », puis un « Oh », en apercevant le célèbre dôme bleue, la mosquée de l'imam Lotf-Allah (littéralement, la miséricorde de Dieux) et les palais qui donnent sur le midan. Je passe une après-midi là, à prendre des clichés de ces bâtiments, sous tous les angles possibles. Je déguste une collation à l'heure du thé, dans un café qui donne sur la grande place. Je dine sous les voutes colorées du restaurant traditionnel « Bastani ». Au coucher du soleil, je flâne sur le pont « Khwadju » : une merveille d'architecture farsi, qui n'a rien à envier au Vaporetto Vénitien. A 22h30 enfin, je prends le bus de nuit pour Chiraz, cette « ville d'amour et d'art ». Elle se trouve à l'extrême sud du pays, non loin du golfe persique.

Chiraz se trouve à quelques encablures de ce qui est sans doute le plus beau site archéologique d'Iran. Je loue donc les services d'une voiture avec chauffeur : seul, jamais je ne pourrais visiter toutes ces villes perses avant l'expiration de mon visa. Et il est hors de question que je renouvelle l'expérience du visa russe ! C'est ainsi que nous passons une journée entière à visiter Persépolis et sa porte de pierre aux dimensions impressionnantes. Une relique d'un passé glorieux, que l'ancien président chinois a qualifié de « porte des nations unie d'il y a 2500 ans »,. Tant l'empire perse antique avait su regrouper, bon grès mal grès, de peuples différents aux cultures extraordinaires. Bactriens, assyriens, tatares, égyptiens, éthiopiens, roumains et tant d'autres encore. Tous ces peuples sont représentés sur les murs extérieurs de l'apadana, le palais aux cent colonnes. Au milieu des ruines, je ne peux m'empêcher de remarquer la présence d'une sculpture particulière, que l'on retrouve ça et là, un peu partout sur le site de l'ancienne capitale de l'empire. Je demande au guide de quoi il peut bien s'agir. « C'est le symbole de la force du taureau sacré, allié à l'intelligence de l'esprit humain. C'est cet animal mythique qui soutenait le haut de chacun des piliers de l'Apadana. C'est le symbole de la force perse : la puissance d'une *chimère* à tête humaine et au corps de bovidé. » A la mention de ce mot, mon esprit s'accélère : « chimère... vous avez dit Chimère ? » « Oui, c'est bien cela », me dit-il. « Ou Chimaera, dans la langue ancienne. *Le peuple Chimaera*, comme les appelaient leurs ennemis afin de signifier l'incroyable force, l'intelligence remarquable dont se peuple à su faire preuve tout au long des siècles ». Aucun doute n'est possible. Je suis bien dans la citée que le vieux gardien du Khoulood à voulu me faire visiter. Et le message est clair. Le secret de l'éternité appartient à ceux qui savent canaliser leur force sauvage et conquérir le respect de leurs ennemis.



La nuit va bientôt tombé. Je ne m'attarde pas plus. Après Persépolis nous visitons Nécropolis. C'est là que sont enterrés le grand Darius et ses non moins illustres descendants. Le symbole zoroastrien de l'âme éternelle et apaisée, vieille sur eux. Et le « Naqsh al-Rostam », taillé à même la pierre, nous relate leur conquête sur les peuples

de soumis. Voilà, j'ai réalisé l'un de mes rêves d'enfance. J'ai visité les ruines incroyables de Persépolis ! Ces peuplades ariennes venues de Sibérie jusqu'en Iran. L'une des ces tribus s'appelaient les perses, fondateur principal de cette dynastie iranienne illustre, déchu il y a trente ans par l'ayatollah Khomeiny et ses comparses. A la nuit tombée, nous prenons la route de l'est. Après Pasargades, la première des citées achéménides. Là, est enterré l'un des plus grands conquérants perses. Sur sa tombe il y a écrit ceci :

« Passant, Je suis Cyrus le Grand.

J'ai donné aux Perses un Empire et J'ai régné sur l'Asie.

Alors, nul n'est besoin de jalouser ma tombe »

Les tombe à flanc de colline des plus illustres rois perses :  
Darius et son fils Cyrus.



Plus loin, nous passons au pied d'Abarkuh, « la montagne suprême ». Nous rendons hommage à l'un des arbres les plus vieux au monde. C'est un cyprès âgé de plus de quatre mille ans ! La légende nous raconte que cet arbre aurait été planté par le prophète Zoroastre lui-même. C'est pour toutes ces raisons que le cyprès est ici le symbole de longévité dont on retrouve l'image sur tous les murs des temples et des palais, là-bas à Persépolis. Mon guide m'apprend également qu'une secte occulte, au nom de « gardiens du khoulood », viendrait ici une fois par an au moment de Naurouze (le nouvel an perse) afin de rendre hommage à ce vieux frère de tous les êtres vivants. Je n'ose en demander plus à ce guide que je ne connais que trop peu. Mais la mention des gardiens m'indique clairement que je suis encore sur la bonne voie ! Nous passons un dernier col de montagne enneigé. Nous arrivons à Yazd peu après le coucher du soleil. Effectivement, je pensais l'avoir laissé derrière moi au Kazakhstan, mais l'hiver est pourtant sur mes traces. Ici à Yazd, le vieil homme blanc me suit pas à pas. Ce soir encore il a neigé sur les hauts plateaux d'Iran. Mon guide me dépose en centre ville, puis s'en retourne chez lui.

Par cette nuit glaciale, je dors au très accueillant caravansérail « de la route de la soie ». C'est sans doute le caravansérail que j'ai tant cherché ! Là encore, je verrais bien. L'hospitalité iranienne n'aura de cesse de

m'époustoufler. Ici, même les touristes d'origine iranienne, vous propose de vous servir à manger au restaurant de l'hôtel : « c'est comme à la maison, s'il y a besoin de donner un coup de main alors... voilà ! », me lance spontanément Zohra, l'une des Tehranis descendus sur Yazd pour y passer quelques jours de vacances. Le lendemain matin je prends le temps de visiter la ville, ses mosquées bien entendue, mais aussi son cimetière et son temple zoroastrien. Depuis des millénaires en effet, cette ville aux portes du grand désert du nord, abrite l'une des plus importantes communautés zoroastriennes d'Iran. Je visite également la « tour du silence ». Ce monument érigé en haut d'une montagne au sud de Yazd. La tradition Zoroastre, pratiquée jusque dans les années soixante, voulait que la dépouille des plus illustres morts de la communauté soit simplement déposée au sommet de cette tour. Les vautours étaient chargés de purifier les chairs des morts. Peu de défunts avaient l'honneur d'être élus pour un tel rituel. C'est une pratique que l'on retrouve d'ailleurs aussi au Tibet, exactement sous la même forme. Je déjeune ensuite à l'hôtel : riz au safran, poulet au gingembre, pain traditionnel et bien entendu l'indispensable yaourt blanc dont les iraniens raffolent tant ! Et tout ceci pour moins de 4 euros. La nuit m'a coûté à peu près autant. L'Iran est de loin le pays le meilleur marché qu'il m'a été donné de visiter au cours de ce voyage.

*Après le déjeuner, en tête à tête avec moi-même et à l'écart des autres clients de l'hôtel, je prends le temps de déguster un délicieux thé au gingembre. C'est à ce moment là que Zohra, la charmante cliente d'hier soir, s'approche de moi sur la pointe des pieds. « Je peux vous déranger », me lance-t-elle avec un grand sourire. « Oh oui bien entendu, je vous en prie asseyez-vous ». La carnation de Zohra est d'un blanc immaculé, ces cheveux d'un noir profond. De grands yeux lui mangent la moitié du visage. Sa robe traditionnelle ne saurait cacher totalement des habilles raffinés aux couleurs vives, qui un peu plus encore mettent en valeur ses joues au teint de pêche. Soudain, Zohra n'a plus l'air aussi serein qu'en arrivant près de moi. Assise, elle jette un regard furtif par-dessus son épaule, puis se penche vers moi pour me lancer un : « je suis cartomancienne à mes heures perdues. Les cartes sont mes confidentes, comme elles l'ont été pour ma mère et sa mère avant elle. Mais pour toi, c'est le globe de Crystal qui semble le plus approprié. Veux-tu que nous purifions ensemble la voix entre nous, qui te mènera au secret de nos ancêtres ? » Voilà les seules paroles qu'elle prononce. Puis, elle se retire au fond de sa chaise. La tête légèrement en arrière, les yeux désormais mi-clos, tel un buddha en pleine méditation. Il faut la voir, là dans son Aba noire. Elle me fait penser à cette toile de Klimt que j'avais eut la chance d'admirer un jour, au musée de Vienne : « La médecine ». L'allégorie imaginée par un artiste hors norme, une femme au regard puissant, l'héritage d'une culture multimillénaire. Mon esprit vagabonde le temps d'une seconde, puis je m'en reviens à l'instant présent. Ici et maintenant, je ne suis qu'à moitié surpris. Je m'attendais plus ou moins à une intervention de ce genre. Je ne sais toujours pas si je dois croire ou non à l'histoire que me sert cette confrérie. Cela dit une chose est sûr, ils sont au fait de leur affaire. Ils savent où et quand me trouver et ils veulent me faire comprendre quelque chose. Quoi, de cela je n'ai aucune idée précise. Mais je suis prêt à tenter l'aventure jusqu'à son terme !*

*Zohra est toujours là, telle une reine de glace, impassible, le regard vous perçant l'âme et le teint d'ivoire. Je me rends compte soudain que je suis crispé, tendu, dans l'expectative. Je ne bouge pas. Je détends simplement les muscles de mon corps. Je me penche légèrement vers elle et je prononce un simple « oui », tout juste un murmure. C'est semble-t-il le signe qu'elle attendait. Elle sort de sous les pans de sa robe un globe de cristal coloré, que je vois pour la première fois. Elle se lève enfin, juste assez pour placer sa chaise tout contre la mienne. Nous sommes ainsi tous deux le dos tourné aux autres convives. « Ta main, dans ma main », me dit-elle d'un ton péremptoire, à la limite de l'injonction. Effectivement, dans cette position, personne ne s'apercevra de ce contact charnel qu'ici en Iran, est interdit aux deux étrangers que nous sommes. Je m'exécute et là le contact est surprenant, presque douloureux ! Comme lorsque vous recevez une décharge d'électricité statique après un orage. La peau de Zohra est douce, c'est la peau d'une femme de l'élite. Cette femme n'a jamais travaillé de ses mains. Je regarde la boule de cristal. Je dois sûrement rêver car je vois qu'à l'intérieur, quelque chose s'anime. Moins que des images concrètes, plus que de simples mouvements désordonnés, c'est comme une brume qui tantôt prend corps, tantôt virevolte de manière erratique. J'ai le regard plongé dans la boule de cristal, impossible de m'en détourner ! Zohra est là, ma main dans la sienne. Elle commence à déblatérer cette énigme qu'une partie de moi appelait de ses vœux. Je vais enfin savoir où devront me porter mes pas dans les prochaines semaines. Tel un oracle des temps passé, elle dit :*

*« Par-delà la tombe de ton aïeul, tu iras au bout du monde. Puis, sous un soleil de plomb tu traverseras le pays des longues pattes. Tu rendras hommage au Dieux Tortue. Au sud du continent autrefois inconnue, tu traverseras seul le lac du Dieu soleil. Seul, tu devras trouver ta route. Les nobles fins de l'existence sont à ce prix là ! Puisse l'espoir des anciens t'accompagner où que tu sois. Nous, gardiens du Khouloud, te recontacteront le moment venu ».*



*Voilà, la suite de ma quête d'un remède pour les enfants du Sida est désormais entre mes mains. Il est entre mes oreilles, plus exactement. « Entre orient et occident, elle t'indiquera la route à suivre... », disait le vieux gardien Ouzbèk. Le sort en est jeté. Au-delà de Zahedan la ville du vieil aïeul de ma famille, je devrais suivre ma route jusqu' au fin fond de l'Asie du Sud est. « Jusqu'au bout du monde... ». Oui, le Vietnam sera sûrement un pays plein de rebondissements. Mais pour le moment je suis encore en Iran. Je n'ai pas le temps de demander à Zohra si je peux prendre une photo d'elle. La tête ailleurs, je ne l'ai pas vue quitter la table dans un froissement d'étoffe. Elle a pourtant laissé là sa boule de cristal, comme la preuve que tout ceci ne fut pas un rêve. Pourtant le globe est désormais vide, comme abandonné par cet oracle qui déjà s'occupe de la destinée d'autre que nous.*

Iran, que de surprises m'auras-tu offertes ! Je quitterais très bientôt cette terre, le cœur gros des émotions entraînant, vivifiantes que ce peuple humain et raffiné a su insuffler en moi. Malgré une situation politique que le monde entier ne connaît que trop bien. A 14h30, je quitte Yazd par le bus. Destination, Bam : la plus large étendue de construction en pisée du monde. Mais le tremblement de Terre de 2003 à entièrement mis la ville à Terre, au sens propre. Les quartiers habités sont reconstruits désormais en dur. L'antique citadelle, symbole d'une vie osmotique de ce peuple du désert avec son environnement, est reconstruite brique par brique grâce à l'aide des instances internationales. Puis, après Bam je visite Zahedan. On m'avait promis mille dangers si je m'attardais dans cette région. En faite, je ne demande même pas d'escorte policière comme cela est recommandé. Un foulard kéfié sur la tête et le visage, je passe inaperçu les quelques kilomètres à risque du Baloutchistan. Seul un passant qui me demande une information, dans la rue à Zahedan, se rend compte que je suis étranger. Lorsqu'il apprend que je suis d'origine algérienne, ni une ni deux il insiste pour être mon hôte. J'accepte avec plaisir. Ses traits du visage, cette chevelure karakul, cet os frontal un tantinet proéminent (que j'ai moi aussi) : il ressemble comme deux gouttes d'eau à mon oncle, Atman. Les origines génétiques communes semblent indéniables ! Je passe donc la nuit chez ce jeune homme de trente deux ans, mariés, deux enfants. Puis le lendemain, peu avant onze heures du matin, je quitte la ville de mes ancêtres, direction le Pakistan.

Alors, que dire de l'Iran !? Pour sûr, c'est un pays extraordinaire, bourré de paradoxes. Par exemple, il est interdit aux femmes de montrer le moindre centimètre carré de leur corps. Pourtant les hommes sont autorisés à porter toute sorte d'habilles moulant, aux couleurs bariolés, que même certains jeunes hommes « tectoniciens » à Paris, auraient du mal à porter au quotidien. Autre paradoxe, il est plus que difficile de parler de sexualité, ou que ce soit. Pourtant, les autorités distribuent des préservatifs aux détenus en prison. Incroyables ! Mais au moins prennent-ils dorénavant les problèmes à la racine. Ce n'était pas le cas il y a à peine quatre de cela, aux dires de nos associations sœurs. Et des paradoxes comme celui-ci, on en découvre tous les jours en Iran ! C'est un pays à des années lumière de l'idée appauvrie, préconçue que les gens en ont généralement. Et si je vous disais tous ce que j'y ai vu, tout ce que les gens vivent en Iran, vous ne me croiriez probablement pas. Et ceux qui me croirez ne comprendrez sans doute pas exactement à quoi je fais allusion.

## PAKISTAN

### Le sous-continent indien :

### un pays, deux nations !

Le lundi 22 décembre 2008, j'ai quitté l'Iran par sa frontière de l'est. J'ai laissé Zahedan et le désert de Loth derrière moi. Je passe en taxi au pied du mont Taftane. Là aussi, je passe la frontière en toute simplicité. Coté iranien, je sais d'expérience qu'ils sont cools. Quant au coté pakistanais, c'est à peine si je remarque le baraquement, jeté nonchalamment sur le bas coté de la route, qui leur sert de poste frontière. Tout se passe sans anicroche. Pourtant, le vieil officier des douanes, un peu grassouillet sur les bords, une énorme bague au petit doigt, me propose de « rester passer la nuit avec lui ce soir », plutôt que de partir sur Quetta tout seul, dans la nuit qui va bientôt tomber. On se serait vraiment cru dans un très mauvais remake de Laurence d'Arabie, lorsqu'il se fait séquestré (et un peu... disons beaucoup plus que cela) par l'officier égyptien. Mais finalement il finit par me remettre mon passeport et me laisse tranquillement partir. Il me réserve même un billet de bus par téléphone.

Lorsque je finis enfin par passer la frontière, un fou rire s'empare de moi, une joie intense me saisit ! Je suis tellement heureux. Cette joie semble aller crescendo à chaque nouvelle frontière franchie. Là par exemple, je passe bien cinq minutes hilare de bonheur, lorsque j'aperçois mon tout premier camion multicolore. Ce n'est pas le véhicule lui-même qui me met dans un tel état. C'est plutôt le bonheur de la découverte, la joie du rêve qui se réalise jour après jour, le plaisir intense d'être vivant ! Je suis vivant ! Et je découvre chaque jour un peu plus que l'être humain est une entité formidable ! C'est dans cet état d'esprit que j'arrive en marchant, comme d'habitude, à la ville frontière coté pakistanais. La ville de Taftane, l'éponyme du mont qui la surplombe, est l'idée que je me faisais jusqu'alors d'une ville du moyen âge. Les gens ici dans le Baloutchistan pakistanais, vivent dans un dénuement incroyable. C'est à peine s'ils ont l'eau au puits et l'électricité, quelques heures par jour. Pour l'occidental que je suis, ce dépaysement est splendide ! Pour les pakistanais du cru, cela doit être une sacrée

épreuve que de vivre ici au quotidien.

Je fais quelques courses dans une boutique du coin. Ce soir ce sera biscuits secs et eau minéral. Rien d'autre ne peut vraisemblablement être comestible pour moi, dans une contrée pareille. A dix sept heures comme prévu, notre bus finit par quitter les lieux. A mes cotés il y a Johavide, un jeune réfugié afghan de 18 ans. Il a le teint clair, la peau blanche, les cheveux raides aux reflets blonds foncés. Mis à part son kamis traditionnel, il a le type tout à fait européen. On m'avait prévenu, ici de nombreuses personnes sont très clairement métissées du fait de leurs ancêtres ariens venus du Nord. Johavide, malgré son jeune âge, est récemment revenu d'Europe. Il était là-bas afin d'obtenir un travail. La police à finit par l'arrêter quelque part avant la grande Bretagne et l'a renvoyé chez lui. Aujourd'hui il est au Pakistan, il achète des chaussures à Karachi dans le sud du pays et les revends là-bas, en Iran. Incroyable, l'expérience d'un trentenaire dans la peau d'un tout jeune adolescent ! C'est là la conséquence de la guerre et de son émulation sur les populations humaines, c'est une sélection naturelle brute de décoffrage qui bouleverse l'équilibre déjà fragile de toute une région du monde.

Ces soucis de géopolitiques ne m'empêchent pas de piquer un petit somme. A vingt heures je suis réveillé. Nous faisons une halte afin de diner sur la route. Ce qui tient lieu de restaurant est en fait constitué de deux pièces bâties en briques de terre cuite, prolongées par un grand préau fait de tenture et de pailles tressés. Dehors, il n'y a aucune lumière à part celle de notre autobus. Le ciel est inondé d'étoiles. Chose exceptionnelle, Il m'est possible de distinguer les différentes nuances de la voie lactée. Et nous sommes là sous la tente, tel des voyageurs des temps anciens, assis en tailleur à manger avec les doigts. Je me résous à imiter mes voisins, je ne vivrais tout de même pas de biscuits secs !? La nourriture est épicée à souhait. Une musique orientale de fond clôture cette ambiance des mille et une nuits qui nous est offerte. Les langues se délient, les discussions vont bon trains. Dépaysement garantie ! Par contre, ce n'est même pas la peine de penser à l'hygiène : les convives boivent tous dans le même verre (tout comme dans le bus du reste). Et nous mangeons quasiment à même le sol. Les nans (le pain traditionnel) sont posés sur une nappe que nous avons tous piétinée allègrement afin de prendre place autour du repas. Ensuite, le jeune garçon qui fait le service ramasse les restes à l'aide d'une balayette noire, crasse : le désinfectant !? Tu oublies. Au bout d'une petite trentaine de minutes, nous remontons dans le bus. Nous repartons sur les chapeaux de roues, sur une autoroute rudimentaire, droite comme un I. Au petit matin nous arrivons enfin à Quetta : la première grande ville de l'ouest du Pakistan. Les chauffeurs ont dormi à même le sol, à peine un coussinet sous la tête et un long foulard bariolé pour se couvrir le visage. Ils se sont relayés des heures durant.

A Quetta, tous le monde vous appel par le petit sobriquet extrêmement désagréable de « Mister, com'on ! Mister com'on ! Misteeeeeeeeer ». Sans hésiter outre mesure, je me drape le visage une fois encore dans mon Kéfié noir et blanc. Cela marche, la plupart du temps personne ne remarque ma présence. Afin de visiter la ville, je monte dans le premier rickshaw que je prends de toute ma vie. Eh bien j'ai failli le démonter ! Je n'ai pas su comment ouvrir la toute petite porte en toile, toute juste accrochée au reste de la structure ! J'ai alors commencé à démonter le scratch qui fixe la portière, comme un idiot ! Je pensais vraiment que c'était ainsi qu'on ouvrait un machin pareil. Mais voilà le chauffeur qui hurle et des passants qui se jettent sur moi : « non, mister ! Comme ca... » Oh, oui tout simplement. Ah le fou rire qui s'est alors saisi de moi. J'ai bien du rire, seul pendant deux bonnes minutes. Le chauffeur à coup sur, m'a pris pour un fou. Il a passé le reste du trajet à me regarder discrètement dans son rétroviseur, l'air inquiet. Mais quel fou rire ! C'est toujours dans ces moments où je ri le plus que j'aimerais que ma sœur adorée soit à mes cotés pour rire avec moi. Après les premiers choques culturels passés, je fais connaissance avec Quetta : ses bazars innombrables, ses mosquées outrancièrement décorées telles des temples hindous, et ses ruelles pour la plupart absolument impossible à distinguer les unes des autres. Je mène également ma petite enquête sur les enfants éventuellement concernés par le Sida : impossible. Notamment au centre d'aide social de l'un des quartiers les plus pauvres du Nord de Quetta, un quartier où les femmes afghans, vêtues de leur bourka, sont légions. Tout comme à Zahedan, les portes semblent être hermétiquement fermées. Je n'insiste pas.

Le lendemain matin, je prends le bus de 17h30 pour Multan. C'est le chef lieu du Pendjab, province au

cœur véritable du Pakistan. Je quitte ainsi le Baloutchistan, cette province afghane concédée au Pakistan pour 50 ans. L'Afghanistan n'a jamais été en mesure de réclamer son dû. En ce qui nous concerne, nous sommes censés arrivés à neuf heures, le lendemain matin. Je ne sais pas si nous y survivrons. C'est une très longue route, qui n'est pas goudronnée et qui serpente au bord de précipice vertigineux. Notre chauffeur ne semble pas les voir car il roule à une vitesse impressionnante ! Dans l'habitacle du bus, nous sommes cinq par rangées : deux de chaque côté, plus un passager sur les strapontins de la rangée centrale. Mon voisin immédiat, assis sur un strapontin justement, n'est encore qu'un adolescent. Mal en point et toussant fortement, il vient sans doute de finir ses journées de travail. Nous faisons tout ce que nous pouvons pour lui laisser un peu plus de place. Je pense lui céder siège plus confortable pour quelques heures, lorsqu'il rend le peu de chose qu'il a dans l'estomac ; là, à même le sol du bus. Je lui tapote le dos, lui donne un peu d'eau fraîche et insiste pour qu'il mange au moins une orange. Bien évidemment, il me tousse à la figure durant des heures. Sans compter que pour l'aider à se nettoyer, je touche ses mains humides et ses habilles à plusieurs reprises. Je n'ai aucun dégoût, contrairement à la plupart des autres passagers qui osent à peine le regarder du bout des yeux. Simplement, je ne me fais aucune illusion quant à mon état de santé dans les jours à venir. Je serais malade, ainsi soit-il.

Nous finissons tout de même par arriver à destination, pleins de crampes et de germes infectieux en tout genre. Multan, comme le reste du Pakistan est un paradis pour petit budget ! La ville est vaste, elle est truffée de monuments splendides ! Sans parler de sa vieille ville fortifiée : un bijou, c'est magique. Par contre, la grosse différence avec Quetta, c'est la poussière. Le plus grand désert du sous-continent indien n'est pas loin : inutile de faire quoique ce soit pour la retirer, la poussière est partout. D'ailleurs c'est bien simple, les gens de l'hôtel ici ne font rien pour nettoyer les lieux ! C'est un hôtel tout juste correcte, la chambre est à deux euros la nuit. Il y a tout de même un garde armé à la porte de l'hôtel, histoire de calmer les bandits les plus audacieux. Par contre, la salle de bain n'a pas de fenêtre et je me douche parfois à six heures du matin aux quatre vents. Voilà qui ne saurait améliorer mon état de santé que je sens disons... quelque peu sur la tangente. Je commence à tousser et ma digestion se fait hasardeuse. Je prends tout de même le temps de visiter encore le Sud de la région de Multan : Uch Sharif et ses tombeaux de mystiques soufis, Bahâwalpur et sa bibliothèque datant de l'empire des Indes. De retour sur Multan, je visite le plus grand, le plus beau des monuments de ce genre, typique de cette région du monde. C'est le tombeau du plus célèbre des soufis de l'Indus : Sheikh Roukn Al-halam (littéralement, « le maître pilier de l'univers »). Je ne sais pas ce qu'il a dû faire de son vivant, mais en tout cas les gens d'ici l'ont beaucoup aimé pour lui construire une tombe pareille ! C'est en tout cas là que je rencontre Talib et Amir : l'un est banquier à Karachi, il est shiite. L'autre est cordonnier à Multan, il est sunnite. Tout les sépare, y compris la distance. Pourtant ce sont les meilleurs amis du monde. J'aimerais pouvoir vous décrire cette énergie, cette joie de vivre, cette spontanéité qu'ils ont laissé exploser en faisant ma connaissance. Nous passerons la matinée ensemble, ils m'inviteront à partager leur déjeuner. J'aimerais les revoir un jour. S'ils viennent en Europe et qu'ils ne me font pas signe, j'en serais réellement vexé !

Nous sommes le dimanche 28 décembre. Peu après le lever du soleil, dans un brouillard matinal impénétrable qui semble être l'une des marques du Pendjab en plus de l'insidieuse poussière, je quitte Multan la magnifique. Je prends le train de sept heures qui ne part pas avant bien les 7h20, au moins. Je me rends à Lahore, ville proche de la frontière indienne à propos de laquelle tout le monde ne tarit pas d'éloge. Dans le train je rencontre Mohamed. Il insiste pour m'offrir un thé et nous bavardons. Comme tous les pakistanais qu'il m'a été donné de rencontrer jusqu'à lors, il semble très soucieux de l'image du Pakistan hors les frontières du pays. Effectivement, les récents attentats à Bombay en Inde, les bombes qui explosent régulièrement à Islamabad, les enlèvements de touristes (surtout dans les grands villes du pays, m'a-t-on dit), et enfin les récentes incursions Talibanes dans le nord du Karakoram ; les pakistanais ont toutes les raisons de se soucier de l'image de leur pays. Mais je lui explique que de mon point de vue, les occidentaux raisonnables savent pertinemment que les premiers à souffrir de cette situation chaotique, ce sont les habitants de la région. Encore plus que les malheureux touristes qui récemment encore ont fait les frais de la géopolitique du moment. Nous papotons de choses et d'autres. Nous en venons ainsi à la question existentielle de beaucoup de jeunes gens ici : le mariage ! Eh bien, je lui dis que je suis

divorcé et que bientôt je me remarierais « incha Allah », comme ils disent ici. C'est histoire de clore le sujet. J'ajoute également, comme ça pour plaisanter, que j'envisage sérieusement de faire mon choix au Pakistan. Oulla, il est content ! Qu'est-ce qu'il est content, il sourit jusqu'aux dents ! Mohamed quitte le train quelques station avant moi.

Lahore est une ville bruyante, polluée et la nourriture y est infecte, au sens premier du terme. Disons que mon état de santé était déjà limite. Là, je viens de passer quatre jours au lit, à dormir toute la journée, ma boîte d'antibiotique à portée de la main. J'ai vraiment l'impression d'avoir dormi nuit et jour. C'est d'ailleurs clairement ce que j'ai fait. Le premier jour à été dur, très dur. Indigestion, douleur à l'estomac, ballonnements et... je passe sur les détails les plus trashes. Par contre, pour tous vous dire, je pense que mon organisme avait vraiment d'un tel repos. Mon cerveau lui, était parti sur sa lancée, motivé qu'il était de découvrir des régions aussi splendides que celle que j'ai vue jusqu'alors au Pakistan. Mon corps, à lâché d'un coup d'un seul ! Une fois remis, je prends quelques jours supplémentaires afin de finir mon enquête sur les enfants du Sida pakistanais. La situation semble préoccupante. Ici les autorités ne nient pas le problème, ils n'ont tout simplement aucune idée de l'ampleur de la pandémie dans leur pays. Et ils vous servent un discours démagogique, à souhait ! Cela dit, il m'apparaît clairement que les choses sont moins dramatiques que ce que j'ai pu voir en Russie, ou ce que je m'apprête à découvrir en Inde : *l'autre pays des enfants du Sida*.

L'arrière pays où il fait bon vivre, la région Pendjab



Après ces trois semaines passées au Pakistan, je fais un dernier détour par la merveilleuse et non moins célèbre *Karakoram highway*. Cette route de montagne cabossée, tordue, non goudronnée, qui reste tout de même le symbole d'une collaboration réussie entre le Pakistan et la Chine, le grand voisin du Nord. Ce « détour » en bus

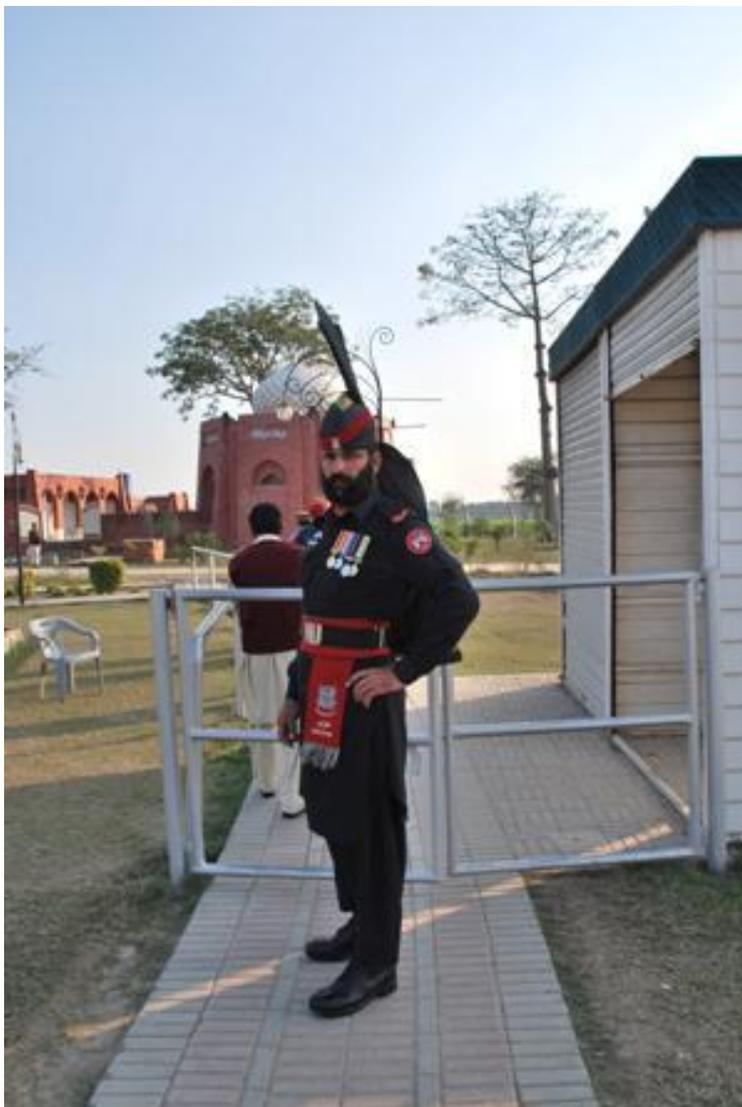
me prend tout de même trois jours. Ce sera mon champ du signe au Pakistan. Aujourd'hui, nous sommes le mercredi 7 janvier 2009, un chiffre porte bonheur s'il en est ? Je viens de passer la frontière indo-pakistanaise à hauteur de la ville d'Attari, tout près d'Amritsar et de son magnifique temple d'or !

Le lieux de naissance de Guru Nanak :  
le saints des saints de la religion Sikh, à Nankana  
(Avec le temple d'or, le lieux le plus sacré des Sikh)



Aujourd'hui chers lecteurs, chers amis, chers famille qui me manque, soyez témoin du fait que mon pari a été réussi ! J'avais promis de traverser, pour les enfants du Sida, l'Europe et l'Asie par la Terre, sans jamais voyager par les airs. Aujourd'hui, c'est chose faites !!

Un garde frontière prêt à la traditionnelle parade de clôture de la frontière,  
coté pakistanais.



Quelle allure !!!

PS : je suis en ce moment en Inde, tout se passe bien. La richesse, l'humanité des rencontres et de l'accueil qui m'est réservé, ne cessera-t-il donc pas de m'étonner !? Sami Battikh est ici à Delhi, il m'a rejoint afin que nous tournions le second volet du documentaire à propos des enfants du Sida.

J'ai également appris hier soir que la femme de Kanat, notre ami Kazakh et président de l'association [Protect children against AIDS](#), vient de mettre au monde une adorable petite jeune fille, la sœur d'Aourjan et Baourjan. Cela ne peut qu'ajouter à mon bonheur !

Enfin, voilà le dessin réalisé par l'un des enfants dont s'occupe l'association Pakistanaise de protection des enfants séropositifs et de leur famille, à Lahore.

Il y a écrit :

"Mon père est séropositif;  
je veux le voir en bonne santé"



Merci de votre lecture !!!